

où la logique des raisonnements ne s'impose pas clairement. – En tout cas, certaines pages laissent l'auteur de cette recension fort amère : tout un pan de la recherche en matière onomastique depuis plus de vingt ans est purement et simplement ignoré. La bibliographie d'un sujet aussi international est strictement de langue allemande et ancienne. On retrouve ici tous les lieux communs sur une onomastique indifférenciée entre les statuts juridiques mais spécifiquement locale (ce qui est faux, on trouve des gentilices patronymiques en Italie !) où les « pseudo-gentilices » qui seraient portés par des pèlerins (avec un exemple non pertinent d'un couple de citoyens au nom celtique, Finke 224) ont la cote et servent de supports à des interprétations indéfendables sur le plan juridique. Rien de ce que dix chercheurs au moins ont écrit n'est connu, par exemple sur les Gaules, les Germanies, l'Espagne ou la diffusion du gentilice Aurelius en Orient et en Occident. Pour ne pas parler des recherches sur l'onomastique italique et sa latinisation, qui sont pourtant au cœur même du processus de création des gentilices au sein d'une population non latine. Je ne reviendrai pas sur les argumentations, il est vain de vouloir ouvrir des portes qui sont scellées. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de nombrilisme, de souhait prétentieux d'être cité. Il s'agit de contenu, de faits historiques et juridiques qui sont niés au bénéfice d'une idée toute faite véhiculée par la tradition locale. Il me serait complètement indifférent de lire une description sans bibliographie complète mais qui serait une description correcte des faits d'onomastique romaine tels qu'ils peuvent être construits et suivis depuis l'invention du système qui substitue le nom de famille à la filiation patronymique dans l'Italie ancienne. La seule question que je persiste à me poser c'est « pourquoi ? ». Quelle idéologie conduit-elle à une telle création de l'esprit, à un tel blocage ? Est-ce un repli identitaire qui veut à tout prix sauvegarder une originalité « ostgallisch » qui ne se fondrait pas dans les règles du droit romain ? Je laisse le lecteur juge.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Johannes WIENAND, *Der Kaiser als Sieger. Metamorphosen triumphaler Herrschaft unter Constantin I.* Berlin, Akademie Verlag, 2012. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 646 p., 150 fig. (KLIO, BEIHEFT. NF, 19). Prix : 99,80 €. ISBN 978-3-05-005903-7.

Ce livre est issu d'une *Dissertation* présentée à l'Université de Constance en 2010. Son objet est l'examen des métamorphoses de la représentation du pouvoir impérial sous Constantin, en particulier dans la dimension victorieuse et triomphale. Il s'appuie principalement sur deux types de sources : d'une part, des textes de nature panégyrique, soit les *Panégyriques latins* (307, 310, 313, 321), les *poèmes figurés* d'Optatien en 326, dont l'auteur prépare une édition, et l'*Éloge de Constantin* d'Eusèbe de Césarée en 336 ; d'autre part, les monnaies et médaillons. L'ouvrage confronte de façon serrée ces deux types de sources tout en soumettant aussi à l'analyse des œuvres d'une autre nature, comme *La mort des persécuteurs* de Lactance ou l'*Histoire ecclésiastique* et la *Vie de Constantin* d'Eusèbe de Césarée. En résulte une présentation minutieuse, d'une lecture souvent aride, d'hypothèses pour partie nouvelles qui viennent enrichir une déjà longue historiographie. Indiquons d'emblée que l'auteur montre que la nécessité pour Constantin d'avoir eu à se confronter à d'autres a joué un rôle essentiel dans la formulation de sa définition du pouvoir, qu'il s'agisse de

Maximien (une alliance qui finit en affrontement), de Maxence, de Licinius, mais aussi, à un moindre degré, de Galère et de Maximin Daïa, ou encore, à titre de concurrents potentiels, de ses demi-frères. Cette observation est importante pour définir la spécificité d'une recherche qui entend se démarquer de celles qui ont été exclusivement ou principalement centrées sur la « conversion » de Constantin. Dans la définition du pouvoir d'un empereur figure traditionnellement la notion de victoire ; or celle-ci pose la question de la protection donnée par le « monde divin ». Au point de départ de la recherche est le *Panegyrique* de 307, éloge conjoint du vieil Auguste Maximien et du nouvel Auguste Constantin. Alors que, pour le premier, son auteur anonyme disposait, en matière de victoires, d'une bien plus riche matière que pour le second, il réussit à mettre en évidence en Constantin un fils héritier des vertus de son père Constance Chlore ; or ce dernier, de surcroît, est un *divus*, ce qui donne à Constantin un avantage essentiel sur Maximien. Et en Constantin, c'est encore Constance qui continue de vivre (p. 103). Le *Panegyrique* de 310 va plus loin. Il approfondit la notion de légitimité dynastique, tout en faisant valoir avec subtilité que les succès militaires du père étaient les *auspicia fortunata* de ceux du fils (p. 110). Que s'est-il passé à la mort de Constance Chlore le 25 juillet 306 ? Pour J. Wienand, Constantin n'aurait alors nullement été en rupture avec un principe tétrarchique qui n'interdirait pas qu'un fils d'empereur puisse entrer dans le collège impérial (p. 125). Comment dès lors interpréter *La mort des persécuteurs* de Lactance, qui décrit la nomination de Constantin comme *Augustus* par Constance Chlore sur son lit de mort puis sa rétrogradation au rang de César par Galère ? Cette présentation serait en fait déterminée par l'intérêt pour Lactance de noircir le portrait de Galère (p. 131) et ne recevrait pas la moindre confirmation épigraphique ni monétaire, alors même que les *Panegyriques* de 307 et 310 n'iraient pas non plus dans ce sens : ce serait seulement début 307 que s'opérerait un tournant attesté par des représentations monétaires d'un type nouveau, qui font apparaître un prince apollinien désormais imberbe ou qui l'identifient à Mars, dieu protecteur d'Auguste, et non sans référence à Trajan (p. 134). Le *Panegyrique* de 310 introduit quant à lui la référence à Claude le Gothique ; surtout, c'est là Apollon qui confère à Constantin la souveraineté universelle. Dans le monnayage apparaît *Sol invictus comes* (p. 182), alors qu'*invictus* s'applique aussi à Constantin dans le *Panegyrique* de 310 et dans un multiple d'or de Trèves (p. 183). Après l'épisode du Pont Milvius, le *Panegyrique* de 313, prononcé à Trèves, est centré sur la victoire contre Maxence. Or, et d'une manière qui n'a pas de précédent dans la littérature panégyrique, Constantin y est décrit comme couvert du sang de soldats *romains* (p. 204), comme le fera également en 321 le panégyriste Nazarius devant le sénat (p. 212) : ainsi est instauré un nouveau modèle de pouvoir triomphal, même si ne figurent pas dans la « parade de victoire » certains éléments de l'ancien triomphe comme le butin et l'exhibition des prisonniers (p. 214). Par rapport à Maxence, Constantin joue de la différence et de l'analogie. Il militarise la fonction impériale, tout en démilitarisant Rome. Et alors que Maxence, dont le pouvoir ne tenait qu'à un coup de force militaire, s'était mis en scène (p. 234) comme un *princeps civilis* (de fait, il fut soutenu par les soldats mais guère par le Sénat !), Constantin, qui opère une *purgatio* de la Ville, se présente sur les monnaies, en récupérant les thèmes de son adversaire, comme un *civilis princeps* (p. 245). Mais il doit affirmer sa suprématie contre Licinius et Maximin Daïa, voire se prémunir contre

les ambitions de ses demi-frères ; dans cette situation, le Sénat lui confère la qualité d'*Augustus Maximus* (p. 221-223). Dans le monnayage, les références solaires s'affirment, alors que le *Panégyrique* de 313 traduit une conception hénothéiste, évoquant une divinité supérieure qui n'est pas nommée. Et si l'on prend en compte les sources chrétiennes, J. Wienand souligne (p. 273-274) que les références solaires ne sont absentes ni de la *Vita Constantini* d'Eusèbe en 338 (« dans le ciel par delà le soleil »), ni de Lactance dès 315 (« signe céleste »). Prenant position dans un débat qui a fait couler beaucoup d'encre, il se réfère à la réflexion de K. M. Girardet, selon lequel *Sol invictus* a tiré profit de l'épisode du Pont Milvius (p. 277) – et pas seulement la religion chrétienne. La divinité à laquelle Constantin devait sa victoire contre Maxence resterait encore, à ce moment-là, indéterminée sur le plan théologique (p. 273). Dès lors, si dans le domaine de Licinius, règne dans le monnayage, sauf exception, une symbolique jupitérienne, dans celui de Constantin s'impose d'abord la référence solaire (*Soli invicto comiti* notamment). Mais en 318 apparaît un tournant, avec la fin du monnayage de bronze à référence solaire (p. 299-319) ; désormais *Sol invictus* n'apparaît plus que sur les monnaies en or. Ce phénomène doit être analysé à partir de la notion de destinataire : si les monnaies de bronze servent au *stipendium* des soldats, les pièces en or concernent les *largitiones* accordées aux hauts dignitaires civils et militaires. Après 325, *Sol* disparaît mais non les symboles de l'iconographie solaire (couronne radiée, nimbe). J. Wienand accorde ensuite – ce qui est l'une des originalités du livre – une grande importance aux *Poèmes figurés* d'Optatien, offerts à Constantin pour son jubilé en 326 et jusqu'à présent largement négligés par la recherche (il reconnaît toutefois sa dette à l'égard de la thèse non publiée de M.-O. Bruhat, soutenue en 1999). Au cœur de cette œuvre est le concept d'*aureum saeculum* (p. 373, p. 379). L'empereur n'est plus dépeint en guerrier invincible – *invictus* – mais en monarque universel – *victor* – auquel il revient de dominer l'Empire pacifié et unifié qui est le sien (*orbis suus*). *Invictus* apparaît seulement dans les *carmina* évoquant la période antérieure à la guerre contre Licinius ; dans les poèmes relatifs à la période postérieure à celle-ci, c'est *victor* qui s'impose, en accord avec la titulature officielle (p. 378). En même temps, la symbolique de la lumière est renforcée. Les métaphores solaires coexistent avec les références au dieu des chrétiens et au Christ, alors que persiste la notion de *summa divinitas* ; le dieu des chrétiens est celui qui garantit la victoire de l'empereur. Le dernier chapitre est consacré à l'*Éloge de Constantin* d'Eusèbe de Césarée prononcé devant l'empereur le 25 juillet 336 à Constantinople (ajouter à la bibliographie, p. 422, n. 5, l'indispensable traduction commentée des *Louanges de Constantin* par P. Maraval, Paris, Cerf, 2001). La divinité n'est plus là *Sol* mais la *summa divinitas* du cosmos chrétien. À côté du *megas Basileus*, le *Logos* et Constantin « ami de Dieu » constituent les deux autres « figures divines ». Les ennemis (athées, barbares et démons) étant totalement détruits, règne un état de paix général. Or il faut entendre par « armée » l'ensemble que constituent la force cosmique ou « armée du ciel », les chrétiens comme soldats de Dieu, enfin l'armée proprement dite. Alors qu'*invictus comes* était le titre classique du dieu solaire constantinien, c'est désormais, par un retournement sémantique, à Constantin lui-même que s'applique cette dénomination. Constantin est devenu le « soldat du Christ » et son imitateur (p. 441-444). Si la symbolique solaire reste partie

intégrante des conceptions constantiniennes, c'est l'*eusébéia* de l'empereur qui fait de lui le modèle de piété et de vérité pour le monde entier. Cette position supérieure qu'occupe l'empereur ne relève pas d'une tradition chrétienne mais s'inscrit dans la représentation impériale du pouvoir. La recherche de J. Wienand constitue une contribution significative à l'historiographie constantinienne et, plus généralement, à la question fondamentale des rapports entre pouvoir, victoire et divin.

Alain CHAUVOT

Ralf BEHRWALD & Christian WITSCHER (Ed.), *Rom in der Spätantike. Historische Erinnerung im städtischen Raum*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 409 p., 44 fig. (HABES, 51). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-09445-0.

Cet ouvrage est issu d'un colloque tenu à Heidelberg en 2006. Il réunit quatorze contributions autour du thème de l'inscription de la mémoire historique dans l'espace de la Rome tardo-antique. Comme l'écrivent les éditeurs scientifiques, il s'agit surtout d'étudier les nouveaux modes d'expression de celle-ci et les rapports entre ses formes nouvelles, notamment chrétiennes, et les formes traditionnelles : coexistence, concurrence, conflit ? L'ouvrage est construit autour de trois thèmes : lieux de mémoire « säkulare » (qu'on proposera de traduire par « profanes » – sur la notion de « profane », voir en dernier lieu Éric Rebillard et Claire Sotinel, *Les frontières du profane dans l'Antiquité tardive*, Rome, École Française de Rome, 2010) ; lieux de mémoire chrétiens ; mémoire historique dans les inscriptions. Cette présentation ne rend peut-être pas suffisamment compte des principaux centres d'intérêt de ce riche volume ; la première partie rassemble d'ailleurs des études de *realia* et de perceptions dont les questions religieuses ne sont pas absentes. On articulera ce compte rendu autour de quatre thèmes transversaux. Le premier thème est celui des réalités mais aussi de la perception du paysage urbain. D'un côté, il y a des changements. Avec la construction du Mur d'Aurélien se produit, comme le montre Robert Coates-Stephens, une exploitation de l'espace urbain poussée à son maximum. Carlos Machado relève que, à partir de la fin du IV^e siècle, nombre de maisons aristocratiques sont détruites, délaissées, abandonnées ou transformées en églises, ce qui correspond au déclin d'un groupe social. Mais se pose aussi le problème de la confrontation entre le réel et sa représentation. Nombre d'inscriptions rendent compte d'un état d'esprit fait d'un sentiment d'insécurité et de crainte devant des menaces, qui repose sur des réalités, mais aussi de la persistance d'un espoir dans l'éternité de Rome (Silvia Orlandi). L'analyse de la perception du paysage urbain dans les *Passions* des martyrs aboutit au constat d'un faible intérêt pour les réalités topographiques (Ralf Behrwald). Un second thème est celui de la fonction des lieux comme espaces de communication, de dialogue voire de concorde ou de consensus. C'est ainsi que Sebastian Schmidt-Hofner met en évidence le rôle du *Forum Romanum*, de la Curie sénatoriale et plus encore du *Forum* de Trajan comme espaces où se manifestent et se renforcent les devoirs réciproques entre l'empereur et l'aristocratie sénatoriale. L'*imitatio Traiani* permet de réunir en une même personne la figure du *bonus princeps* proche de ses sujets et celle du chef militaire. Les statues d'aristocrates élevées à l'époque tardive dans le *Forum* de Trajan avec l'autorisation impériale sont autant des signes de